

sophie weverbergh

précipitations

roman

verticales

« On dirait parfois
que nous sommes au centre de la fête.
Cependant
au centre de la fête il n'y a personne.
Au centre de la fête c'est le vide
Mais au centre du vide il y a une autre fête. »

Roberto Juarroz
Douzième poésie verticale

Avant de partir, le clown frotte la semelle de sa chaussure sur la dalle en pierre bleue, il hésite sur le seuil puis m'embrasse sur la bouche et ses lèvres sont sèches et brûlantes, elles me griffent comme du papier de verre et je pense qu'il est fiévreux et qu'il ferait mieux de garder le lit et moi. Il tend une main hésitante vers mon ventre — À tantôt mon amour? Il me pose cette question. Comme si je pouvais disparaître. Comme si j'étais réellement susceptible de disparaître d'ici la fin du jour avec notre fils sous le bras, dans mon *état* — À tantôt? La même question, ramassée, ramenée à l'essentiel du message; c'est que l'amour compte moins que la présence dans le temps. Ses yeux sont levés vers les miens; des yeux noisette et doré au pourtour de l'iris mais malgré tout ordinaires et faibles et tristes ce matin comme la lueur de l'aube. Dans l'attente d'une réponse qui ne vient pas, il enroule à son index une mèche de mes cheveux et tire dessus pour m'attirer vers lui. Machinalement, je résiste. Je tords la nuque vers l'arrière, ma peau se tend sur mes tempes et la mèche libérée retombe dans mon cou.

PRÉCIPITATIONS

Le clown bat en retraite, il descend les marches du perron à reculons, vacille un instant et manque de tomber à la renverse. Quand il atteint le trottoir et y retrouve un semblant d'équilibre, je rassemble les pans de mon peignoir puis referme la porte et son ombre se déforme et s'amenuise derrière la vitre en verre bosselé. Je reste quelques minutes dans le hall faiblement éclairé, adossée contre le mur patiné de faux marbre ; et j'écoute. C'est-à-dire, non : *j'entends*. Comme tous les matins alors qu'il vient de partir et de me laisser seule, j'entends ce mélange de chuintement-grattement – *chrchrchr* – bruit blanc qui m'emplit l'oreille gauche et dont j'ignore encore s'il est le fruit d'une activité cérébrale ou le bruit d'un ailleurs, proche, lointain. Le son sinue dans le cylindre de mon conduit auditif et bute contre mon tympan. Et de surprendre ce frottement persistant, j'imagine une rate lovée à l'intérieur du mur, au creux d'une brique qui abriterait une portée entière de rats roses et nus, gesticulant, aiguisant leurs griffes neuves contre les parois du terrier. Ainsi ce *chrchrchr* quasi imperceptible constituerait la preuve irréfutable qu'ici, au fond, je ne suis pas seule. Alors j'attends. Et j'entends. Et quand enfin le silence revient dans la maison et mon oreille, je tourne les talons et m'en vais d'un pas las, alourdi par ma panse autant que mes pensées, jusqu'à mon refuge, mon trou à rat, mon trou *à moi*, ma cuisine ; une pièce rectangulaire – mais on en voit rarement d'autre forme dans les maisons traditionnelles, les pièces courbes sont incommodes à meubler et je soupçonne qu'elles rendraient folles les ménagères les plus tenaces – cellule exiguë recouverte au sol de

PRÉCIPITATIONS

carreaux de ciment aux arabesques blanches et noires formant un tapis de fleurs comme je les aime ; géométriques, sans odeur et à l'épreuve du temps.

J'entre dans cette cuisine quand le premier ding-dong retentit – c'est réglé comme du papier à musique, ces choses de la vie. Entre huit heures et huit heures et demie, ça cogne au clocher, sans discontinuer, ça cogne à toute volée, tous les matins du monde, même le week-end, surtout le dimanche avant la messe. Ça cogne et les villageoises violentées, les ménagères ensommeillées, les fourbues, les abattues, les épuisées, toutes sont forcées de se redresser et de s'extirper du lit pour préparer enfants et café ; chose que je fais moi-même ce matin puisque le clown parti, je suis seule à pouvoir le faire. Je presse du bout du doigt le sigle *on / off* de notre Philips d'occasion, le bouton clignote et verdit, le moteur vrombit, les grains de café sont aspirés dans un siphon pour y être moulus et un liquide dont la couleur progresse du beige clair vers le noir absolu se déverse en fumant dans ma tasse.

Un jour sur deux, je me brûle la langue. Ce matin, je redouble de prudence. Je souffle à la surface du café en veillant à ne pas éclabousser mon peignoir. Je souffle et si ténue soit-elle, mon expiration provoque des remous, des vaguelettes, la formation de cercles qui vont s'élargissant du centre vers le rebord de ma tasse. Pas n'importe quelle tasse cependant – celle dont je me sers tous les matins depuis dix ans, qui m'a été offerte pour mon anniversaire par un ami retrouvé mort d'un infarctus (on a supposé) dans le lit de sa

maîtresse (supposée aussi). Objet usuel ayant acquis le statut de survivance et que je manipule avec la déférence précautionneuse (peut-être même un peu superstitieuse) qu'on réserve aux reliques.

En me regardant déballer la tasse qu'il venait de m'offrir, mon ami m'avait recommandé ce soir-là de ne jamais la passer au lave-vaisselle sous peine d'abîmer la photographie qu'il avait choisie pour la décorer : un portrait de mon père du temps où mon père ne savait déjà plus qu'il souffrait d'Alzheimer.

Cette image lisse et douce m'a déplu dès que je l'ai aperçue. J'ai détesté chaque détail du visage émacié, des cheveux fins et clairsemés à la barbe trop bien taillée pour être celle de mon père. J'ai détesté le front luisant et creusé de sillons, j'ai détesté les yeux renfoncés, leur sclère jaunâtre, le regard opacifié par la folie bien plus que par la cataracte. J'ai tout détesté de cette photographie qui en dix ans ne s'est pas abîmée – pas même légèrement usée, délavée ou craquelée. Forcément, je respecte les morts et les fous, et je n'ai pas de lave-vaisselle.

Les mains pressées sur le visage d'un homme qui lui ressemble mais qui n'est pas papa, j'aborde l'opération de refroidissement de mon grand café noir. Je souffle et la mousse de lait frémit et se déchire comme l'écume. Des ondes parfaitement rondes surgissent et s'élargissent à la surface du liquide et leur mouvement excentrique allié à l'odeur du café m'hypnotise, je rêve, je m'enfonce – dans

PRÉCIPITATIONS

mon rêve, je suis assise au creux d'une barque (c'est plutôt un coffret, un berceau, une coque dont je serais le cerneau) qui dérive sur un étang entouré d'arbres plantés en rangs serrés. Il y a autour de moi des érables poussés en bouquet, des aulnes, des hêtres étonnamment vivants et des saules qui forment un dôme au-dessus de mon corps – sorte de chapiteau désert où m'abriter.

Mon embarcation ballotte au gré de courants invisibles et pénètre sous la houppes d'un hêtre pleureur; je n'en ai jamais vu d'aussi triste. L'eau qui m'entoure est noire, goudronneuse; elle brille comme de l'huile. Dans un fourré, un oiseau pousse son cri d'alarme – *huit, huit, huit* – et ce cri progresse avec le vent, crescendo. À travers le feuillage du hêtre majestueux – qui, je le soupçonne, est de bois précieux et le gardien en ces lieux – je constate que le ciel tourne à l'orage. Au creux de mon corps étranger, à la fois lesté et sans consistance, le songe menace de tourner. Je pourrais lutter sans doute, opposer une résistance à ce pourrissement de tous mes sens mais je choisis de me laisser aller. Au-dessus de mon visage, des nuages s'assemblent et forment une panse striée de rouge et d'or – lézardes dont la fréquence et l'intensité laissent présager que la bedaine amassée est sur le point de crever. Des oiseaux s'envolent et plombent le ciel d'un soleil noir remuant constamment. J'ai le tournis. Quand la pluie se met à tomber dru. Des eaux sales s'accumulent au fond de mon bateau-berceau et je voudrais écoper mais mes jambes et mes bras demeurent paralysés. À la surface de l'étang, des cercles se forment s'élargissent et se brisent et se forment s'élargissent

PRÉCIPITATIONS

et se brisent. Et la barquette se met à tanguer. Mollement d'abord puis de plus en plus fort. Ça secoue mais je n'ai pas peur. Je ne tente rien tant il est évident que la situation m'échappe. Les mains plaquées et comme agglomérées aux rebords de mon embarcation, j'observe le monde – les arbres, le ciel et l'eau – tourner. Les hêtres se penchent au-dessus de ma tête et dans leurs feuillages noirs et touffus, le vent passe bruisse siffle comme s'il voulait me prévenir d'un danger ou me chasser d'ici. La coque où je repose louvoie vers un trou qui tournoie lui-même au centre de la surface noire – et j'ai la nausée mais je ne crains rien. Au moment de sombrer dans le trou creusé en entonnoir vers le sol de l'étang, je m'étonne seulement que l'eau soit si chaude.

Ma tasse réinventée en sept ou huit morceaux gît entre mes pieds dans une mare de café froid. Je glisse mon gros orteil dans l'anse encore d'un seul tenant et songe que cette anse indemne est une sacrée chance, qu'il ne faut pas se fier aux apparences, que je pourrais recoller les morceaux, demander au clown de passer un peu d'or aux jointures du collage, le clown est un artiste après tout, il a restauré des sculptures et des stèles, il arrondit nos fins de mois en redorant à la feuille les inscriptions passées des monuments aux morts, pourquoi les cicatrices de ma tasse n'auraient-elles pas droit, elles aussi, à l'un de ces fins feuilletts carrés d'or vingt-quatre carats ?

Marie.

Le prénom s'affiche en petites lettres noires. Je les vois scintiller, minuscules et vibrantes, et j'entends les sonneries qui se détachent une à une dans le silence de ma cuisine mais je ne décroche pas.

Je déteste le téléphone.

Ses irruptions intempestives.

De mon père taiseux, j'ai hérité l'incapacité d'entretenir la conversation. Je ne suis pas douée pour bavarder et l'absence physique d'interlocuteur n'arrange rien. Le combiné plaqué à l'oreille, les yeux plissés, la bouche pincée, j'ai l'air d'une imbécile. Alors quand Marie m'appelle ce matin, je l'ignore. J'enferme l'appareil dans mes paumes pour en étouffer la sonnerie et j'attends, sachant que Marie m'attend elle aussi quelque part – au tournant ; au volant de sa voiture. Une Audi noire, neuve, véhicule de société dont elle fit grand bruit, la fière, lorsqu'on lui confia.

Tout entière à son travail – commerciale pour une entreprise spécialisée dans la vente de poisons et autres pièges

contre les nuisibles, raticides, insecticides, trappes à rongeurs, antimoustiques, aérosols antipuces –, Marie dispose de peu de temps pour se rappeler aux autres, aussi profite-t-elle des autoroutes interminables qui la mènent du point A au point B de son existence routinière pour joindre son monde sur son portable. Au milieu de nulle part, elle se rappelle à moi – à moi qui ne décroche pas. Et quand bien même je ferais l'effort d'accepter cette *communication*, Marie ne communiquerait pas. Marie ne discute pas. Marie ne dialogue pas. Marie ne bavarde pas. C'est plus fort qu'elle : Marie marchande. Elle mène nos entretiens du ton qu'elle emploierait pour refourguer un lot de pièges à taupes au locataire du douzième qui ne disposerait même pas d'un mètre carré de pelouse.

Alors oui je préfère l'ignorer.

— Roule, ma poule.

J'enfonce le téléphone dans ma poche (veillant à ne pas décrocher en effectuant la manœuvre) et m'en retourne à ma corvée, songeant que si c'est important, si ça concerne *nos* enfants, Marie me laissera un message.

UN ORDRE — C'est Marie. Rappelle-moi.

UNE SÉCHERESSE — C'est Marie. Si tu pouvais pour une fois me rappeler sans traîner.

UN COUP BAS — Je vais te dire comme on dit aux gosses de quatorze ans, Pétra : à quoi te sert d'avoir un téléphone si tu ne décroches pas ?

J'écouterai ça plus tard.

PRÉCIPITATIONS

Pour l'heure – 8 h 30-9 heures –, c'est la vaisselle.

Corvée parmi les corvées. Corvée couronnée entre toutes.

Comme toute ménagère qui se respecte, je commence la vaisselle par son rangement. Durant des années, maman me l'a répété : vaisselle bien rangée vaisselle à moitié terminée.

Cette étape préliminaire est millimétrée : j'aligne les verres sur le plan de travail moucheté (imitation Tarn, bon marché), les verres à moutarde des enfants, leurs gobelets Minnie Donald Mickey et les verres à pied. Derrière eux, je range les tasses, les bols et les assiettes empilées. J'entasse les couverts dans une passoire et agence les casseroles, les poêles et les plats à l'extrémité du plan de travail et les petits dans les grands si possible. Quand tout est à sa place, je fais reluire les parois de l'évier — Miroir, miroir, dis-moi qui est la plus belle ce matin pour faire la vaisselle – et j'y dépose trois gouttes d'un savon translucide dans un fond d'eau très chaude.

Quand j'ai lavé et rincé les verres et les tasses à café, je m'attaque aux bols des enfants et à leurs tasses, à eux. Leurs tasses à cacao. C'est là que ça se corse : tout ce que touchent les enfants est sale et gras. Je les ai observés, ces petits. Et sincèrement je ne comprends pas. Des doigts si frêles pourtant si gras, tant de crasse amassée sous des ongles si ras. C'est impossible. Impensable. Alors sans y penser, je gratte avec mes ongles les morceaux séchés de céréales. J'insiste avec le côté rouge de mon éponge à récurer sinon je ne m'en sors pas. Quand les bols sont retournés sur le plan d'égouttage, c'est au tour des assiettes. Un lourd paquet d'assiettes. Il y a toujours plus d'assiettes que de personnes

assises à table parce que le clown aime mitonner des plats compliqués nécessitant l'emploi d'assiettes et de couverts *de service*. Les assiettes – comment vous dire? – c'est un assaut. Faut y aller, donner de l'huile de coude. D'autant qu'on se sert quotidiennement d'un service en terre cuite hérité de son père (à lui) – la couche émaillée de cette antiquité est usée et la saleté s'incruste dans chaque microfissure de chaque assiette, petite ou grande. Si on a fait un repas relativement liquide passe encore. Mais si c'était le soir du fromage et même si je suis passée maître dans l'art de gratter les croûtes, c'est le carnage. Bref. Lorsqu'elles brillent, j'empile les assiettes et me prépare à affronter les couverts : l'incroyable amoncellement de couverts. J'ai beau refaire les comptes, mathématiquement ça ne tient pas. Je lave deux à trois paires de fourchettes-couteaux par personne et par jour. C'est infernal. Fastidieux. Je déteste ça – les sortir un à un de l'eau triste et tiède où ils macèrent, les dégraisser avec le côté doux de l'éponge, insister avec le côté métallique, les rincer et leur faire de la place sur le plan d'égouttage encombré, envisager d'essuyer les assiettes et les verres, ne pas trouver d'essuie de vaisselle propre et me résigner à me servir d'une taie d'oreiller.

Et quand j'ai fait tout ça, forcément, tout est à refaire. C'est la charge. Les plats, les poêles (imitation Tefal), le choc des casseroles soigneusement fermées qui attendent depuis des jours qu'on les libère de leurs restes macérés. La grosse artillerie, autant dire. Pour mener cette bataille, je procède dans un ordre établi : je vide l'évier, le décrasse, le reemplis d'eau très chaude et y dépose une double dose

PRÉCIPITATIONS

de savon de vaisselle vert – le liquide vert est plus agressif et plus dégraissant que les autres, c'est un fait éprouvé.

[...]